

Pierre Guiraud, *Le Jargon de la Villon ou le Gai Savoir de la Coquille*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1968, 305 p.

Jean-Marcel Paquette

André Gide

Volume 2, numéro 3, décembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, J.-M. (1969). Compte rendu de [Pierre Guiraud, *Le Jargon de la Villon ou le Gai Savoir de la Coquille*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1968, 305 p.] *Études littéraires*, 2(3), 357–360. <https://doi.org/10.7202/500098ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Pierre GUIRAUD, *Le Jargon de Villon ou le Gai Savoir de la Coquille*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1968, 305 p.

Si Pierre Guiraud n'était pas connu pour ce qu'il est, c'est-à-dire le très savant auteur des ouvrages sur *les Caractères statistiques du vocabulaire* (P.U.F., 1953), sur *les Problèmes et méthodes de la statistique linguistique* (P.U.F., 1960) et surtout sur *les Structures étymologiques du lexique français* (Larousse, 1967), on serait porté à croire que l'étude qui nous est présentée ici constitue simplement l'une d'entre les nombreuses tentatives entreprises depuis un siècle en vue de rendre clair le langage jargonnesque de Villon, ou encore une farce sympathique mais quelque peu mystificatrice. L'autorité des travaux susdits devrait cependant suffire à vaincre nos appréhensions et à fonder d'entrée de jeu notre confiance. On reprochera certes à M. Guiraud de n'avoir tenu aucun compte des travaux antérieurs sur le sujet qui l'occupe, depuis ceux de Vitu, Schöne, Marthold, Schwob, Sainéan jusqu'aux plus récents de Ziwès et de Esnault<sup>1</sup>, dont certains présentaient déjà, sur un point ou sur l'autre, des vues semblables à celles qui sont données ici. Mais la lecture que Pierre Guiraud allait nous convier à faire avec lui exigeait, de par son caractère radical et sa scandaleuse nouveauté, qu'il ne fût rien retenu, ne fût-ce que pour

les réfuter, de ces anciennes lectures qu'elle s'apprêtait à anéantir toutes. Alors que la plupart de celles-ci ne voyaient dans les ballades en jargon que des textes corrompus par des protes qui n'y comprenaient plus rien, ou des poèmes altérés par la transmission orale, Pierre Guiraud part du fait que la plus ancienne édition des ballades, celle de Pierre Levet (1489), « ne comporte aucune coquille » (p. 8)<sup>2</sup>; que la chronique du procès de Dijon (1455), reproduisant en les explicitant bon nombre de mots jargonnesques utilisés par les Coquillards, suffit à nous fournir de précieux renseignements sur la formation du jargon des ballades; que la méthode statistique appliquée à la linguistique doit pouvoir servir à décoder dans les six ballades ce qui semble être au premier abord un véritable système constitué et cohérent. Et, de fait, par recoupements des champs sémantiques et des fréquences lexicales, la méthode parvient sans peine à nous restituer une lecture fort cohérente, qui peut être brièvement résumée ainsi : chacune des six ballades de l'édition Levet est composée de trois niveaux d'écriture superposés, de sorte que chacune appelle autant de lectures. En un premier temps (le plus clair, et que les devanciers avaient entrevu, avec moins de rigueur, il est vrai), les six poèmes comportent des conseils donnés aux tristes sires de la pègre du XV<sup>e</sup> siècle

<sup>1</sup> À peine l'un ou l'autre de ceux-ci est-il nommé, en passant; certains, pas du tout (je pense en particulier au trop oublié Jules de Marthold dont le travail est loin d'être dépourvu de qualités et dont l'admirable intuition pressentait déjà beaucoup de choses sans avoir pu les définir.) Il est vrai que d'autres ne méritaient guère de l'être, ayant rejeté d'emblée toute entreprise de lecture du jargon, comme ce fut le cas de Gaston Paris qui résume assez bien leur position: « Bien que nous n'en comprenions pas tous les mots, nous voyons sans peine que ces ballades n'ont aucune espèce de valeur ». (*François Villon*, 1901, p. 116.)

<sup>2</sup> Bien que finalement M. Giraud ait dû admettre qu'il y en avait au moins deux: le deuxième mot du vers 26 (B. II), de *ncussier* devrait se lire *neussiez* (p. 74); de même le dernier mot du vers 16 (B. I), de *carirux* est corrigé en *carieux* (p. 257). Une troisième, pressentie pour une meilleure lecture d'une rime donnée en -isses, nous ferait lire *gravelisses* au lieu de *graveliffes* (B. IV, v. 10). C'est l'évidence même, mais c'est surtout imprudent quand on vient d'affirmer qu'il n'allait pas en être ainsi. Aussi l'aveu de M. Guiraud donne-t-il à tous ses prédécesseurs de droit d'avoir vu d'autres coquilles là où M. Giraud n'en voit plus.

(connue sous le nom de Coquille) : crocheteurs (B. I), assassins (B. II), indicateurs (B. III), voleurs (B. IV), agents doubles (B. V) et faux-monnayeurs (B. VI). Les mêmes ballades relues selon la même méthode montrent en un second temps qu'elles s'adressent aux joueurs de cartes ; ce second niveau de lecture, quoique défendu avec une grande habileté par M. Guiraud, reste sans doute des fois le moins sûr, en tout cas le plus inutile, le moins étayé. Cette situation trouve peut-être son explication dans le fait que nous savons fort peu de choses précises sur les jeux de hasard auxquels il est fait allusion dans les six poèmes. Rien donc jusqu'ici que n'aient déjà soupçonné, parfois bien imprécisément, les philologues et historiens qui se sont penchés sur les écrits jargonnesques de Villon. Le seul avantage de M. Guiraud sur eux est une belle rigueur dans la démonstration et une grande assurance du coup de main dans l'emploi des diverses disciplines de la linguistique moderne. La nouveauté apparaît cependant avec la troisième lecture, et qui justifie en quelque sorte l'usage d'un code secret : cette fois-ci les ballades sont dédiées aux habitués des pratiques pédérastiques (les mêmes sans doute qu'on avait rencontrés aux deux autres niveaux).

Il ne s'agit donc pas ici du simple décryptage de textes ésotériques ou secrets, mais d'une lecture en clair et méthodique d'une suite de poèmes dont la cohérence est manifeste et dont le caractère polysémique ne demandait qu'à être révélé. Reconstituer le codage interne d'un système linguistique tout de même assez complexe : telle fut la tâche, telle est la réussite de Pierre Guiraud. Et on peut dire que le voile est enfin levé sur les mystères des ballades en jargon de Villon. Car il faut l'avouer : les sévères démonstrations du linguiste

n'ont rien de la gratuité et, partant, demeurent inentamables, en dépit du fait que la lecture du second niveau semble, à notre avis, parfois assez précaire. Le ductilité même du texte des six ballades nous donne à songer comment diantre on n'a pas pensé les soumettre plus tôt à l'épreuve des sciences linguistiques telles qu'elles se sont constituées depuis une trentaine d'années. Il est vrai que M. Guiraud a pris au départ certaines précautions d'usage en nous prévenant que maints points de détail restaient encore obscurs ou demandaient à être élaborés. Reste que sur l'ensemble bien peu de ces points mériteraient d'être repris, rediscutés ou simplement contestés. Je voudrais cependant attirer l'attention sur deux ou trois de ces points. Pourquoi, par exemple, aller chercher si loin l'explication du mot *fronans* (B. IV, v. 1) en y voyant une forme de *fournir* par changement de conjugaison et métathèse de *l'r* « impliquant une première métathèse puisque le mot vient de *frumjan* ». (p. 94) ? Il eût été plus simple, je crois, de voir en *fronans* une coquille, sans laquelle on aurait pu lire *frouans* et qui n'aurait nullement modifié le sens ni la polysémie du mot permettant la triple lecture ; ne trouve-t-on pas d'ailleurs *froart* dans la Première Ballade (v. 31) et *frouer* (B. IV, v. 27) exactement dans la même acception ou dans une acception voisine, assurant ainsi le recouplement sémantique voulu ? Il est vrai que M. Guiraud excluait au départ toute possibilité de corruption du texte par les bourdes du typographe, mais n'en a-t-il pas déjà accepté deux ? De même, le vers *Plus qun sac nest de plastre blanc* (B. I, v. 15) n'eût rien perdu à n'être que ce proverbe qu'on retrouve d'ailleurs dans le *Pathelin* <sup>3</sup>

<sup>3</sup> On sait que Jules de Marthold attribuait le *Pathelin* à Villon (cf. son *Jargon de Villon*, 1895), ce qui n'a pas encore été discuté convenablement.

et dans un contexte semblable :

*Par my le col soye pendu  
s'il n'est blanc comme ung sac  
de plastre*  
(v. 367, éd. Holbrook).

Sur les fortunes de ce proverbe, par ailleurs bien repéré, il existe toute une bibliographie.

C'est à Esnault qu'il faudrait faire appel pour résoudre le troisième point, le difficile et discuté *ostac* de la Cinquième Ballade (v. 3) que l'éminent dialectologue proposait de lire sous la forme de *a flac* (*ruiner, jeter bas*) étayant sa thèse d'exemples judicieux (voir *Romania*, 72, 1951, p. 297). De même sur l'expression « aller à Angers » (*Je m'en vois a Angiers, Lais*, v. 43), on aurait intérêt à voir ce qu'en dit David Kuhn dans sa *Poétique de François Villon* (p. 109) ; ce vers ne serait rien d'autre qu'un calque des expressions « aller à Ruel » (attaquer), « aller à Niort » (nier), « aller à Bourges » (s'adonner à la sodomie). Peut-être pourra-t-on aussi, comme dernière correction, restituer au *Quatrain* les deux vers cités à la page 86 et donnés comme étant du *Testament* (la citation, sans doute de mémoire, est d'ailleurs inexacte). Voilà quelques détails sur lesquels il ne convenait pas d'insister outre mesure.

M. Guiraud fait suivre son étude d'un *Appendice* contenant l'explication de tous les mots du *Procès de Dijon*, de même que d'un glossaire récapitulatif de tous les mots des six ballades, accompagnés de leur sens dans les trois niveaux de lecture. Mais au fait, pourquoi seulement les six ballades ? N'était-ce pas le lieu ici de mettre à l'épreuve les cinq autres ballades en jargon de manuscrit Fauchet (Stockholm 4111) ? M. Guiraud les connaît pourtant puisqu'il en parle en deux endroits, mais n'ose émettre sur leur contenu ou leur forme quelque hypothèse que ce soit. Il eût du moins fallu nous dire

pourquoi ces cinq ballades étaient écartées : soit qu'elles ne présentassent pas suffisamment de prise à la méthode employée par M. Giraud (ce qui risquait de mettre celle-ci en danger), soit que Villon n'en fût point l'auteur (ce que la méthode statistique des fréquences lexicales et des recoupements sémantiques aurait pu une fois pour toutes nous confirmer).<sup>4</sup> Quoi qu'il en soit, la carrière des cinq ballades stockholmiennes ne fait que commencer ; il faudra d'autant plus s'en occuper que les vers (ou hémistiches) 1, 2, 5, 7 et 8 de la Première Ballade de l'édition Levet reproduisent les vers 1, 2, 4, 5 et 14 de la Première Ballade du manuscrit Fauchet et que ce fait est demeuré insuffisamment expliqué ; que d'autre part ces cinq ballades sont fondées elles aussi sur le thème de conseils mystérieux donnés à des truands ; et que finalement nous pourrions peut-être mettre au jour (étant donné la thématique commune et les calques parfaits de certains vers) une sorte de jeu de société poétique comme il y en eut à Blois lors du célèbre concours qui nous laissa les ballades de Charles d'Orléans, de Robertet et . . . de Villon. Peut-être aussi faudrait-il que la méthode de M. Guiraud puisse être maintenant employée à résoudre le problème de la trop dédaignée poésie des fratrasies, lesquelles semblent également tenir d'un code rigoureux la cohérence secrète de leur système linguistique. Bref, l'étude de M. Guiraud ouvre des horizons aux médiévistes, qui sont loin d'avoir épuisé toutes les nouvelles méthodes d'investigation des œuvres littéraires.

Si l'étude des six ballades en jargon ne désamorce en rien l'œuvre

<sup>4</sup> On sait que Pierre d'Alheim dans son *Jargon jabelin* . . . (Paris, 1892) voyait dans ces ballades une supercherie habilement montée entre 1874 et 1880 par un farceur érudit (cf. p. 83 ss).

déjà inquiétante de Villon (la grande complexité des entrelacs sémantiques suppose une telle adresse verbale chez l'auteur de ces ballades que seul un homme de génie a pu en être l'architecte), il n'en va pas de même lorsque M. Guiraud, dans un *Postscript* qui nous fait trembler, entreprend l'étude des noms propres des personnages nommés dans le *Testament* et en arrive à cette conclusion : un poète du XV<sup>e</sup> siècle, Coquillard d'accointance, se serait emparé de la pauvre vie du pauvre Villon (qui n'aurait jamais écrit un vers), aurait sous ce nom et sous cette vie d'emprunt composé les quelque deux mille vers de *Testament*, cette dernière œuvre n'étant plus qu'un « pamphlet dans la lutte qui oppose alors la France et les États de Bourgogne ». (p. 305).

Je dis qu'il ne faut pas se prononcer sur une telle assertion avant que M. Guiraud ne se soit expliqué dans un ouvrage qu'il nous promet pour bientôt et dans lequel il tentera de faire le jour sur « cette mystification qui survit depuis cinq siècles ». Je veux bien. Mais encore faudra-t-il montrer que ce poète inconnu, et qui n'était pas François Villon, connaissait dans les moindres détails les plus petits faits de la vie de l'escollier de la rue Saint-Jacques ; comment ce poète a pu prendre connaissance de tous ces documents authentiques que nous possédons sur la vie de Villon et comment il a pu faire coïncider les noms de tous ces personnages ayant réellement existé à Paris au XV<sup>e</sup> siècle avec le sens commun et mystérieux que M. Guiraud leur assigne dans son *Postscript*. Sans quoi la mystification ne sera pas là où on aura cru la voir. Peut-être, avant d'entreprendre ce long et difficile travail, serait-il prudent d'attendre la publication posthume des études que Tristan Tzara a consacrées à Villon et dans lesquelles (s'il faut en croire M. Pierre Le Gentil qui est

le seul à y avoir eu accès) le poète dadaïste aurait fait part de sa lecture de nombreux cryptogrammes dans les vers de Villon et dans d'autres poèmes qu'il faudra peut-être dorénavant lui attribuer. Les anagrammes relevées par Tzara dans un poème jusqu'ici attribué à un certain Vaillan, inconnu par ailleurs, auraient toutes trait au meurtre de Sermoise survenu le 5 juin 1455 (l'année du Procès de Dijon) ; et plus d'un haut personnage de Paris aurait été compromis sinon dans le meurtre du moins dans tout ce qui l'a suivi ou même précédé. D'ici là, il serait bon de suspendre toute étude sur celui qu'on nomme encore Villon et que Valéry considérait comme « plus moderne parfois que Verlaine ». Il restera du moins, en attendant, à rendre compte du fait que cette poésie a été pour tous les siècles une sorte de rendez-vous des âmes les plus contradictoires, depuis Marot, Rabelais, Patru, Boileau, Schwob, Verlaine jusqu'à Valéry, Léo Ferré, Georges Brassens et Pierre Guiraud. Ce dernier venant de lui rendre l'hommage d'un livre admirable, le plus séduisant sans doute qui lui ait été consacré depuis bien longtemps.

Jean-Marcel PAQUETTE

*Université Laval*

□ □ □

A. J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, 1969.

Depuis longtemps il manque à l'ancienne langue française un bon dictionnaire de format réduit. C'est donc avec un vif intérêt que tous les romanistes ont accueilli le *Greimas*, qui semble combler une lacune évidente.